

Technologies de l'Information et de la Communication et Nouvelles Subjectivités

A l'ère du Cybersujet

Ghislaine Azémard

La civilisation contemporaine est qualifiée communément de société de l'image. L'individu dès son plus jeune âge et tout au long de sa vie, se trouve confronté à une inflation d'images dans un contexte fortement technologisé.

La présence de la télévision avec la multiplication des chaînes et des postes, de l'ordinateur, des consoles de jeux, la pénétration de l'Internet, des mobiles dans les foyers réorganisent profondément non seulement la consommation culturelle et ludique mais les modalités de communication interpersonnelle et sociale des populations. Leur représentation du monde, des autres et de soi s'en trouve-t-elle modifiée, dans quelles mesures et de quelles manières ? Est-ce qu'on peut penser que l'omniprésence des « icônes électroménagères » que sont les téléviseurs dans l'univers quotidien, la pénétration massive des ordinateurs à la maison, à l'école, au travail entraînent des modifications pour le sujet dans son mode d'être, dans son être lui-même et ont des incidences sensibles sur la construction du sujet, sur sa perception du sens ?

L'usage de plus en plus intensif de ces différents médias mobilise largement le temps, l'intérêt des individus et pour certains, quelquefois jusqu'à l'accoutumance. Qu'il s'agisse des téléphages qui regardent la télévision jusqu'à 9 heures par jour, (la moyenne de la consommation télévisée par les américains est de 7 heures 44 (1)), qu'il s'agisse de joueurs vidéo sur consoles, en réseaux, sur internet qui y consacrent des nuits entières, des usagers de téléphones mobiles qui commentent sans discontinuer leur réalité, ces comportements apparaissent comme les symptômes d'une mutation collective dont on ne peut négliger l'impact. Au-delà des comportements différenciés, quelles modifications, de quelle ampleur, sont-elles en train de s'opérer ?

Le « temps écran »

Si le rapport au temps passé devant l'écran, de manière plus ou moins active est un élément significatif sur les nouvelles modalités technologiques de captation de l'attention du sujet, il est intéressant de remarquer que plus que l'activité spécifique que l'individu est en train de pratiquer, c'est le rapport commun à l'écran, à la machine et à ses codifications spécifiques qui trace ses circuits d'imprégnation, qui déconnecte de manière de plus en plus irréversible des expériences concrètes. Enrico Fulchignoni remarquait à ce sujet : : « La notion de technologie est une notion qui est rapidement absorbée par l'analogie qu'il peut y avoir entre l'expérience directe et l'expérience médiatique et surtout dans le jeune âge, cette différence entre le fantasme de l'image technologique et la réalité est extrêmement mince. »(2).

Plus que le temps effectif passé devant l'écran, c'est la durée vécue par la conscience de l'individu qui importe : le temps du plein fictionnel, de la totalité enfin recomposée avec son début et sa fin, ou le temps scandé par les interactions frénétiques des jeux vidéo collectifs qui conduisent les avatars dans des pérégrinations nouvelles, qui produisent chez l'individu des satisfactions inédites, le temps écran qui dissout le temps social, qui déconnecte des activités traditionnelles, qui crée les habitudes et le manque, qui progressivement aussi redéfinit les lignes des comportement humains.

Le temps de l'individu contemporain a changé de nature, il inclut les exigences des médias qui l'environnent. Les exemples précédents étaient empruntés à la sphère ludique, de la consommation audiovisuelle ou de celles des jeux vidéo, les nouveaux conditionnements qui s'opèrent concernent tout autant la sphère du travail, de l'apprentissage, de la communication. Un nouvel ordre temporel s'est créé, un temps hybride qui tisse le temps de la machine au temps du sujet-usager. Il combine le « ici et maintenant » du sujet concret au « hors temps et hors lieu » qu'autorise et impose le système technologique. L'individu pris dans la toile, incorpore avec une rapidité remarquable, les dictats de la machine, il se plie à ses injonctions techniques, il persiste pour acquérir les codifications successives, pour contourner les obstacles multiples que les incompatibilités des logiciels propriétaires lui imposent, il cherche des parades, il tente une appropriation à la mesure de la projection individuelle et collective faite sur la machine. Son temps se prend à d'autres mesures. Le sujet est « absorbé » par la machine, non pas au sens traditionnel de l'abandon imaginaire à un roman, un film, une écoute mais au sens d'un processus incompressible, un temps d'asservissement pour obtenir une maîtrise relative, une subversion supposée.

Edmont Couchot (3) parle de temps « en puissance », de « temps éventuel » pour rendre compte des potentialités proposées par l'ordinateur, un temps dont on peut réinitialiser le cours indéfiniment, qui autorise une multitude de cheminements, d'actions simultanées, de déambulations, de bifurcations, d'approfondissements, de retours et de réorganisations, un temps sans devenir.

Le « temps monde »

Le temps de la production y greffe des spécificités qui redéfinissent la place du travailleur non seulement dans son entreprise mais dans sa vie globale. Les Technologies de l'Information et de la Communication sont incontournables. Elles ont un effet structurant dans l'organisation du travail. La maîtrise des technologies de l'information communication figure d'ailleurs, comme condition d'embauche. Il faut désormais être télédisponible, appartenir à la sphère des techno pratiquants, adhérer au « temps monde » pour fournir à l'employeur les garanties attendues. Les nouveaux repères de l'individu social accompli sont les suivantes : le travailleur contemporain se doit d'être non seulement productif mais performant, réactif et flexible aux fluctuations économiques et techniques. Nous assistons, en quelque sorte à une machinisation de l'attente de l'employeur, le travailleur est encore envisagé hors des aléas du corps, de ses dysfonctionnements, de ses souffrances, le taylorisme apparaît à peine atténué en s'élargissant à l'ensemble des employés.

Les effets sur le rapport au travail sont irréversibles. La mondialisation économique et communicationnelle autorise un développement libéral qui fait des délocalisations des activités dans les pays défavorisés un gage de réactivité des entreprises.

La mondialisation déterritorialise concrètement les activités humaines, elle fait subir aux identités professionnelles des mutations profondes, pendant que des pans entiers d'anciens savoir faire sont muséifiés, (des sidérurgistes de Longwy, aux trésors vivants des Archives nationales) de nouveaux outils de production et de diffusion écrivent le futur en générant de nouvelles compétences. Elle génère aussi des individus « par défaut » suivant l'expression de Robert Castel et Claudine Haroche dans : « Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi, Entretiens sur la construction de l'individu » : « Ces individus ont décroché des régulations de la société salariale qui leur permettaient d'être eux-mêmes au travers de leur participation à des ressources communes, et paraissent à présent condamnés à porter leur individualité comme un fardeau. Au moment où l'individu doté de la volonté d'entreprendre et du goût du risque est tenu pour la valeur ultime des sociétés démocratiques, il est salubre de rappeler qu'il y a individu et individu ; et que l'on ne peut –être un individu au sens positif du

terme qu'à condition de disposer de ressources permettant de ne pas être réduit à payer de sa seule personne » (4).

Ces individus se retrouvent en défaut d'ancrage social, en défaut du sentiment d'utilité sociale et professionnelle, sentiment qui définit en partie depuis des générations l'identité. Ce sont aussi des jeunes diplômés au chômage, qui s'autodéfinissent comme les « sertariens » des politiques financiaristes qui regardent la société de profit leur dénier toute efficacité sociale, les reléguer à la marge. Leur conscience critique ne leur permet cependant pas d'accéder à une légitimité sociale sur laquelle, il établirait leur identité.

La conscience de soi se construit aussi par le travail, comme si c'était l'effort qui fondait la légitimité à être, à échanger et partager.

Pour être acteur de ce « temps monde » celui de la mondialisation de l'économie, de la marchandisation triomphante, de la flexibilité généralisée, l'individu se projette dans la toile et ses représentations modernistes. Par adhésion ou par défi, l'individu en fait son champ d'intervention il s'y affiche, s'y dispute, y fait ses alliances, y construit ses valeurs et ses délires, y bâtit ses modalités de résistance.

La dialectique : global/local qui anime les mouvements altermondialistes expriment parfaitement ce sentiment partagé de cette articulation nécessaire, historiquement incontournables des deux sphères.

Post média et subjectivités

Félix Guattari, au cours des entretiens que j'ai réalisés pour la recherche sur « Le stade de la vidéo, les stéréotypes du fou » introduisait dans cet esprit, la notion de post média (déjà en analogie critique du postmodernisme) : « l'idée c'est qu'il n'y a aucun destin technologique qui impose que les médias occupent une position oppressive vis-à-vis de la subjectivité individuelle et collective et on peut très bien concevoir une réorientation des médias avec des effets d'interactivité. La miniaturisation des équipements et des réseaux amène notamment à une resingularisation du rapport entre la subjectivité et les médias et un développement d'une certaine processualité médiatique. »(5)

Récusant la tripartition structuraliste : symbolique, réel, imaginaire articulé à la thématique de l'icônicité et du digital il ne validait pas la suprématie du symbolique, la prégnance décisive des images mais proposait une lecture personnelle de la subjectivité contemporaine « tout ce qui relève des médias et aussi par voie d'extension des équipements collectifs sont autant de vecteurs de subjectivité, c'est-à-dire qu'il n'y a pas pour moi un privilège qui serait celui d'un ordre symbolique, qui serait le support existentiel de la subjectivité. La subjectivité est un produit manufacturé à différentes échelles, à différents niveaux suivant différentes modalités selon l'histoire. »

Il affirmait l'absence de protocoles structuraux normaux dans la psychogenèse des individus, il réfutait qu'il puisse y avoir des déformations, des déviations majeures de la production de subjectivité individuelle à partir de la consommation médiatique. Il considérait « les mythes de référence » comme complètement conjoncturés et donc remplaçables, il affirmait qu'ils se trouvaient en interactions constantes avec les mutations de la subjectivité des populations.

Son approche post médiatique pointait un certain nombre de facteurs positifs dans les effets produits par les nouveaux médias dans nos vies personnelles : en particulier « la production d'une subjectivité hyperdéterritorialisée, c'est-à-dire que le sujet au contact des médias acquiert très tôt une culture, une formation perceptive de l'image, une maîtrise beaucoup plus grande de son langage ». Cette vision privilégiait dans l'élaboration du sujet, entendue comme un processus de subjectivisations successives, le primat de la causalité psychique.

La causalité psychique reprise dans son acception lacanienne d'impulsion, qu'on ne peut confondre avec l'appropriation par absorption, par identification. Le poids du contenu médiatique s'en trouve donc notablement relativisé.

La chaîne de symbolisation

A l'inverse de cette construction de soi, travaillée à la métamodélisation, par des rencontres fondatrices, d'autres types de subjectivité se créent, plus volatiles, d'une toute autre nature, standardisées, prises dans l'affaissement sériel des productions télévisuelles.

Bernard Doray reprend quant à lui, la notion d'idéologie pour définir le phénomène : « ce qui domine au plan subjectif, ce sont des effets idéologiques, c'est-à-dire une incorporation dans notre manière de nous représenter nous-mêmes et les autres...La télévision qui est donnée à consommer est plutôt une télévision tranquilisante et renarcissisante. Elle n'est pas orientée par ce que le réel peut avoir de dérangeant, mais vers une alimentation de nos objets mentaux, parfois même les plus archaïques. C'est un peu boulot, télé, dodo dans le sens des histoires avant de s'endormir. » (6)

Les stéréotypes comportementaux se dilatent des séries cultes, quotidiennement diffusées, aux cours de lycées, à la cuisine, au salon ou à la chambre à coucher. La publicité renforce par le biais de la consommation ciblée, ses divertissements télévisuels, ses rituels de communication vécus comme sans conséquence. Leurs références, les modèles qu'ils diffusent, s'imprègnent progressivement, les comportements s'y conforment sans résistance.

On n'est pas dans une volonté délibérée de conditionnement, de création de consensus, les analyses althusériennes sur les Appareils Idéologiques d'Etat sont inapplicables dans les conditions historiques actuelles. Le paysage économique, social, technologique a profondément, structurellement, changé. La multiplication et la diversification des médias, leur privatisation s'y affichent d'ailleurs comme autant de garantie d'un idéal confondant libéral et libertaire Et pourtant dans cette période apparemment peu normative, la diversité relative des comportements individuels s'accommode paisiblement des retraitements médiatiques systématiques des subjectivités. Des émissions télévisées spécifiques paraissent s'y appliquer : les reality shows, par exemple, s'emploient à ce que rien n'échappe à la traduction symbolique recevable pour l'ordre social. On retrace les dysfonctionnements du couple, de la famille, on affiche les difficultés relationnelles, on propose ouvertement des bons modèles, d'éducation, d'enseignement, on fait participer le téléspectateur qui est invité à confirmer par sa présence le bien fondé du dispositif. Pas davantage que dans le passé le sujet ne dispose des outils de la production symbolique, nous y reviendrons par la suite à propos des blogs, il n'est convié à entrer dans la chaîne de symbolisation que pour y apporter une authentification supplémentaire.

La symbolisation, c'est le conditionnement à la prévisibilité des attitudes relationnelles, consommatoires, au travail, c'est aussi le conditionnement du rapport de soi à soi : dans ce qu'il a de plus intime : ne nous dit-on pas régulièrement ce que doit être notre hygiène, notre alimentation, notre poids, notre érotisme aux risques de défaire nos liens d'appartenance si l'on s'y soustrait.

L'individualisation, la marque du moi devient dans ce contexte une épreuve d'effort, elle s'établit à la marge, elle doit déjouer les leurres de la sur-représentation médiatique.

Blogs et identités citoyennes

La propagation médiatique, son opérationnalité même, si nous en convenons, n'intervient pas directement et massivement dans la structuration élémentaire de la subjectivité, produit une cosmogonie nouvelle, le sujet peut s'y déployer par lui-même et pour lui-même de manière

jusque là imprévisible. Cette configuration relance concrètement la place du sujet émetteur, de l'expression individuelle, de sa valeur, de son articulation aux autres productions significatives. Après les « à chacun sa caméra » des années 1970, « à chacun sa radio » des années 1980, on se trouve avec internet « à chacun son site, chacun son blog ». La génération blogs est née. Concrètement cette fois, l'information peut être fournie à l'échelle individuelle et diffusable mondialement. Le multimédia devient maîtrisable par chacun de nous.

On crée de nouveaux termes pour faire état du phénomène : on parle de journalisme citoyen, participatif, de « citizen paparazi », de cyberpresse, d'alterjournalisme, un nouveau slogan se propage : « do it your self journalisme ». Les journalistes professionnels s'en inquiètent, les médias traditionnels s'y alimentent, à très bas prix d'ailleurs, à l'occasion des nombreuses catastrophes qui se produisent dans le monde ou pour alimenter les rubriques people et fournir des témoignages personnels « à la source ».

Et pourtant, il conviendrait de considérer qu'il n'y a pas de confusion encore moins de mélange de genre entre le vécu individuel d'un citoyen lambda, son expérience sensible simplement enregistrée et diffusée et le recul journalistique, qui fait l'analyse de la situation, décode des éléments significatifs, hiérarchise, contextualise, propose une lecture complexe de l'événement, dans une approche éditoriale inscrite dans une institution déterminée.

Il s'agit bien de deux façons de penser la réalité, la construction professionnelle à partir d'un savoir faire et la réalité comme allant de soi, légitime par sa seule immédiateté, chez le citoyen muni d'un « objectif ».

Il y a pourtant plus d'un point de jonction entre ces « prises sur le vif » qui produisent un fort effet de réalité et certaines émissions grand public, ces émissions mercenaires qui nourrissent de façon peu regardante les idéologies ambiantes, il y a une forte porosité, une convention partagée, un non dit criant, un critère incontournable : la nécessité du spectacle, cet effet de densification de la réalité, que la réalité elle-même peut faire surgir sans préavis, qui tient l'auditoire et maintient l'audience.

Ce qui se donne comme « démocratisation de l'information » est prioritairement une déconcentration des outils de production et de diffusion de l'information, liée à la baisse des coûts, à la miniaturisation des supports, à la généralisation des conditions d'appropriation de ces outils.

L'appropriation évoquée est non seulement technique, mais aussi partiellement sémantique. Dans ce domaine aussi il y a acculturation plus qu'enseignement généralisé d'ailleurs, la télévision et ses codes font office de référents, les critères de la production de ces reportages improvisés ne sont pas très éloignés de certaines productions professionnelles (en dehors de la qualité technique et de prise de vue) la recherche du spectaculaire est toujours au centre de la préoccupation, le public s'y exerce d'ailleurs depuis des années avec des émissions comme vidéo gags.

Le passage à l'écran a ses exigences, il faut forcer le trait pour que le téléspectateur passe de son écoute flottante à une attention digne d'intéresser les publicitaires.

Les finalités des individus qui écrivent, qui filment, prennent des photos pour faire état de ce qu'ils vivent, pensent, veulent ne sont pas pris initialement dans ce schéma de diffusion mass médiatique. Internet est un média qui cache en partie l'audimat de ses sites. Les moteurs de recherche tracent les consultations et hiérarchisent en conséquences la présentation des pages, mais le blogueur cherche avant tout, à s'inscrire dans la toile. La place qu'il y occupe, lui accorde en quelque sorte, une présence au monde. Même si celle-ci ne dépasse pas, dans la plupart des cas, l'intérêt et l'audience d'un journal intime, la notoriété d'un moment au hasard d'un fait divers..

Thomas Friedman parle de « mondialisation des individus ». Dans son livre : « The world is flat » qui annonce la troisième phase de l'économie monde, il écrit : « cette étape qui vient de commencer c'est la mondialisation des individus. Ils peuvent collaborer comme jamais et sont

en compétition sur toute la planète. Le moteur n'est plus le muscle ni les machines, mais les logiciels et le réseau mondial. »

Ces individus mondialisés, les internautes sont près de 1 milliard de personnes, constituent d'après les différents experts de l'Internet « de nouveaux réseaux mondiaux qui vont à rebours de la montée de l'individualisme annoncé » (7)

Jean de Chambure, expert en veille technologique, responsable éditorial de l'Atelier, revue de la BNP Paribas spécialisée depuis 15 ans dans la veille sur les NTIC affiche un même point de vue, le pouvoir individuel est accru par internet pour chacun : « Chacun peut être aussi bien informé qu'un journaliste, commercer à l'autre bout du monde comme une multinationale, partager ses fichiers avec ceux de millions d'autres pour constituer une banque de données géante... Son pouvoir de rassemblement a créé des formes de travail collectif, voire de troc et d'entraide : la plus connue est la confrérie des programmeurs de logiciels libres autour de Linux qui fait trembler Microsoft. Sur eBay, les gens achètent des objets à des inconnus avec pour seule garantie les évaluations en ligne des précédents acheteurs sur la fiabilité du vendeur. Des milliers d'experts sur tel ou tel sujet écrivent bénévolement les 200 millions d'articles de l'encyclopédie en ligne multilingue et gratuite Wikipédia ».

Ce panorama détaillé des différentes activités nous renvoie paradoxalement à la notion de média activisme proposé par les héritiers de Félix Guattari. Nous fournissant ainsi le versant libertaire de ce développement après en avoir écouté le versant libéral.

Les plis de la subjectivité

Dans un texte récent de Multitudes (8), les héritiers de la pensée rhizomatique de Guattari définissent les conditions de « Subjectivation du Net », Emmanuel Videcoq, Brian Holmes, Anne Querrien y développent la genèse et les processus de production sociale du média activisme.

Ils y analysent les technologies comme processus de subjectivisation, en référence à Michel Foucault, à Nietzsche et son invention de nouvelles « possibilités de vie ». Pour ces auteurs, « les médias grâce à leur diversification, sont un élément de plus en plus central dans cette dynamique. Il ne s'agit pas d'un processus linéaire, mais de moments successifs qui forment autant de plis de la subjectivité. La mise en place d'internet et des technologies qui l'utilisent rend la prolifération médiatique quasiment illimitée. La subjectivité de chacun est invitée à creuser son trou dans ce magma ; nous nous voyons ordonnés de nous plier à ses normes techniques, juridiques, commerciales, de nous laisser plus que jamais privatiser. Mais l'abandon de la subjectivité à la passivité, qui triomphait avec la télévision, est poussé à bifurquer vers de nouvelles modalités de composition subjective, est forcé à faire des choix à créer son propre chemin dans la profusion. L'internet en activant l'utilisateur ouvre en grand à l'activisme l'espace médiatique déjà exploré par la radio et les messageries »

Machines désirantes et machines radicales

En suivant, ces auteurs, on assiste à la longue marche de l'individu, de la famille vers la l'appropriation individuelle et collective des moyens de produire et de communiquer des connaissances et des informations. Cette longue marche a subi une accélération phénoménale au cours des toutes dernières décennies de l'espèce humaine.

Elle a conduit le sujet, pour ces « héritiers » aux portes du « neuroconcept qui pourrait représenter la connection du système nerveux interne avec le système nerveux collectif et ses prothèses technologiques ». Le neurocorps pouvant inclure le « general intellect » en tant que réseau collectif, « les networks de communication, d'information, de divertissement devenant des flux d'objets partiels qui constituent nos corps réseaux » comme l'exprime Matteo

Pasquinelli, dans la foulée théorique de Toni Negri, pour qui « chacun de nous est une machine du réel, ...une machine constructive ». « Ces machines techniques ne fonctionnant évidemment qu'à condition de ne pas être détraquées » suivant l'hypothèse de Deleuze et Guattari qui les opposent aux machines désirantes que nous sommes, nous humains, machines qui ne cessent de se détraquer en marchant, ne marchent que détraquées....d'où l'espoir pour ce courant de pensée, de voir émerger des machines radicales contre le techno empire du cyberspace.

Tout l' « Art » étant de créer des fantasmes de groupe court-circuitant la production sociale. Dans ce mouvement, trahi par l'échec des radios libres, l'espoir repose toujours sur la quête de liberté et d'espace. Le logiciel libre devient le nouveau credo des cultures alternatives, « Linux , la nouvelle drogue cognitive » , « l'autogestion du rapport du corps du sujet avec la technologie ». Une forme moderne du slogan des années 80 : « Ne déteste pas la machine, Soit la machine ! » ou suivant la formulation de Bifo : « le médium est un instrument capable de potentialiser une faculté humaine, capable de fonctionner comme extension du corps et de sa puissance »

Technologisation du corps et révolution biographique

Ce surinvestissement conceptuel de la machine a été précédé par une éblouissante production imaginaire, littéraire (le Neuromancien) et cinématographique avec en particulier Matrix et Existenz. Il s'accompagne d'une technologisation du corps sans précédent lié aux progrès de la biotechnologie. On peut désormais : créer des organes de rechange, implanter des systèmes de compensation musculaire et cérébrale,... la puissance conjuguée des nano et des biotechnologies ouvrent des possibilités totalement inédites.

Ces avancées scientifiques et leur propagation informationnelle n'épargnent plus un seul territoire de la planète. Ils provoquent des effets profonds sur la perception de soi sans commune mesure avec ce qu'on connut les générations précédentes. Lucien Sève, avance la notion de « révolution biographique » : « On parle beaucoup de révolution scientifique et technique et c'est capital, mais de manière connexe il y a une révolution biographique. Des logiques ancestrales de la biographie sont en train de profondément changer. Et la question du psychisme prend place dans ce contexte. » (9) Cette révolution biographique lui apparaît comme centrale dans les mutations. « La révolution des rapports et des structures de la biographie est d'abord une éradication de dépendances naturelles et sociales fondamentales. » Ça commence avec l'apport des possibilités biomédicales, avec l'affranchissements des rapports familiaux, avec l'émancipation sexuelle au sens plus large du mot, avec la salarisation, l'urbanisation généralisées, avec les possibilités nouvelles de maîtriser sa vie, avec le développement de nouveaux temps de vie, avec la prolongation de la durée de la vie elle-même.

La perspective de concevoir la vie hors du corps de la mère devient une hypothèse vraisemblable, la réplique de la vie humaine est avancée par les scientifiques, dans ce contexte, comment se pourrait-il que les repères qui accompagnaient traditionnellement l'individu tout au long de sa vie, ne subissent pas une véritable onde de choc ? En quelques années nous avons franchi de nombreux obstacles : les voyages dans l'espace et la réplique animale ont provoqué une accélération considérable dans les mentalités. Nous sommes passés de demain les robots, à demain les clones.

Ces nombreuses émancipations s'accompagnent selon ce philosophe, du recul massif des ignorances sous l'effet de la scolarisation prolongée, de l'acculturation, de la communication, de la circulation du monde et des idées. En même temps tendent à s'effondrer les références de tous ordres. Il avance même l'hypothèse d'une crise de l'hétéronomie, c'est-à-dire des puissances transcendantes qui dominant la vie et auxquelles le sujet doit révérences. Il le

présente comme un fait majeur, qui concerne tous les domaines : social, politique, éthique, religieux, moral.

Cette reconfiguration identitaire est travaillée internationalement, à l'aune des modèles dominants. Les avancées scientifiques se conjuguent aux inventivités publicitaires et les effets retour de ces nouvelles constructions symboliques sont quelquefois tout à fait édifiants.

Ainsi en Chine, la pénétration des stéréotypes féminins occidentaux provoque de véritables mutilations, autorisées par les progrès technologiques de la chirurgie esthétique. Ainsi, la « barbisation » atteint l'empire du milieu, les chinoises les plus modernes, blanchissent leur peau, débrident leurs yeux, réduisent la rondeur de leurs hanches.... Cette mutilation est plus qu'une allégeance à un modèle, c'est un rituel d'appartenance à ce monde en constitution que ne délimitent plus les codes territoriaux, c'est aussi un refus de l'inscription ethnique. Ces femmes « hypermodernes » font-elles autre chose que produire un fait de culture, de technoculture, en réveillant profondément la dimension anthropologique de l'intervention sur le corps, comme le faisait les indiens. « Pour appartenir à l'humanité un Mbaya ne peut rester à l'état naturel. Ce violent rejet de la nature s'accorde avec le rejet de la procréation naturelle. « Les peintures de visage confèrent d'abord à l'individu sa dignité d'être humain ; elles opèrent le passage de la nature à la culture, de l'animal « stupide » à l'être civilisé. Ensuite, différentes quant au style et à la composition selon les castes, elles expriment dans une société complexe la hiérarchie des statuts. Elles possèdent ainsi une fonction sociologique » (10).

Aliénation ou résistance, liberté ou assujettissement, l'ambivalence reste inscrite dans ces choix dérangeants.

L'artiste contemporain Sun Yuan s'en inspire et les transcende en réalisant une œuvre d'une grande portée critique, la « Colonne de la civilisation », c'est en fait une colonne de graisse humaine extraite par liposuccion. Elle était exposée au Musée des Beaux Arts de Berne en Juillet 2005.⁽¹¹⁾ Cette démonstration nous paraît incarner simultanément la métaphore du règne du paraître et la fracassante liberté d'expression autorisée par cette civilisation mondialisée et hypertéchnologisée. Le « Qui suis-je ? », en garde toute son actualité.

1. Etude sur les « Typologies des téléspectateurs » Institut Médiamétrie, 2003
2. Enrico Fulchignoni : entretien figurant dans recherche réalisée par Ghislaine Azémard pour la Mission Interministérielle de Recherche et d'Expérimentation : « Le stade de la vidéo, les stéréotypes du fou » 1986
3. Edmont Couchot : « Les Chemins du virtuel : simulation informatique et création industrielle » *Cahiers du CCI* 1989,
4. Robert Castel et Claudine Haroche : « Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi, Entretiens sur la construction de l'individu », Fayard 2001
5. Félix Guattari, entretien figurant dans recherche réalisée par Ghislaine Azémard pour la Mission Interministérielle de Recherche et d'Expérimentation : « Le stade de la vidéo, les stéréotypes du fou » 1986
6. Bernard Doray : entretien figurant dans recherche réalisée par Ghislaine Azémard pour la Mission Interministérielle de Recherche et d'Expérimentation : « Le stade de la vidéo, les stéréotypes du fou » 1986
7. Introduction d'un dossier Technologie dans la rubrique Entreprises du Monde du vendredi 19 août 2005
8. Revue Multitudes n°21 : Subjectivation du Net : postmédia, réseaux, mise en commun. 2005
9. Tristes tropiques Claude Lévi-Strauss, Plon 1955
10. La Chine s'expose en Suisse Libération 23 Août 2005